

La marche inexorable du temps

EXTRAIT

EXTRAIT

Anne-Marie Devanlay

La marche inexorable du temps



EXTRAIT

## Sommaire

Avant-propos	7
1. A Nice	13
2. Bon Papa	25
3. Bonne Maman	39
4. Papa	51
5. Les Meyer	59
6. Emilie Palpied	61
7. Eugène Meyer	63
8. Maman	69
9. Bernadette et Jean-Marie	83
10. Mes premières années	87
11. 9 avenue de la Paix	93
12. A table !	99
13. Jeux d'enfants	103
14. La musique, les chants, la télévision	107
15. Les dimanches en famille	113
16. Les vacances	117
17. Les Noël de mon enfance	133
18. A l'école !	137
19. Mes amies	151
20. Les Camaret	155
21. La vie d'une famille chrétienne	159
22. Scouts toujours !	167
23. 76 route de Sartrouville	181
24. Marie Agnès	185
25. Le tournant	189
26. Les Devanlay	191
27. Jean-Sébastien	209
28. Mon mariage	211
29. Postface	
Remerciements	216

EXTRAIT

## Avant-Propos<sup>1</sup>

Ils sont nombreux, les souvenirs d'amour dans mon cœur et dans mon esprit.

Ils me rassurent, rempart contre la folie et me redonnent envie de continuer à vivre. Au plus profond de mon être, j'appartiens à ma famille.

A mes enfants, mes petits-enfants et à tous ceux qui liront ces pages, voilà plusieurs années que j'ai entrepris un long travail de reconstruction du passé, de mon passé. Ma mémoire, constituée de fragments épars et disparates, est fugitive, faite de souvenirs et d'oublis. Elle ne reflète que ma vérité et non la *Vérité*.

Il me faudrait des centaines de pages pour évoquer tous les liens familiaux qui me rattachent à mes parents, à mes frères et sœurs, et à chacun d'entre eux. Il est vrai que j'ai dû partager avec mes sept frères et sœurs, l'amour de mes parents, difficile d'éviter des moments de jalousie ou de frustration. Avoir une grande fratrie n'est jamais simple car entre nous coexistent et se succèdent des instants de joie, de complicité, de rires, de jeux, mais aussi de conflits, de cris, de disputes, les problèmes des uns devenant les problèmes des autres, car impossible de s'isoler et d'avoir un peu d'intimité dans ces appartements si petits pour une aussi grande famille. C'est le récit de ces différents éléments qui m'ont permis de construire mon identité. Tout ce que j'ai partagé dans l'enfance, m'a imprégnée profondément. Nonobstant, nos parents nous ont laissé à tous, en héritage, un lien puissant d'amour qui nous unit et nous rassemble encore aujourd'hui.

De plus, ma place dans la fratrie de fille aînée, derrière un frère, a certainement déterminé la personne que je suis devenue. Certains événements ont engendré des émotions qui restent encore intactes en moi.

---

<sup>1</sup> Note de l'auteure : les phrases mises entre crochets sont mes ressenties, des précisions de la femme que je suis aujourd'hui...

C'est surtout l'affection, l'ambiance, et cette connivence avec mes frères et sœurs qu'engendre la vie dans une famille nombreuse, qui restent les souvenirs les plus chauds à mon cœur, lorsque j'y repense, ce sont les moments de joie et de bonheur qui surgissent en premiers, avec les vacances, les fêtes de Noël, les chants, les rencontres avec mes cousins et cousines, mes amies.

Pour entrer dans cette histoire familiale, il faut la remettre dans le contexte de l'époque, ne pas chercher de comparaison avec la vie actuelle, ni la juger ; les critères d'éducation judéo chrétienne étaient les fondements sur lesquels mes parents s'appuyaient pour faire de moi, l'adulte que je suis devenue.

C'est comme un vieil album sentimental de photos jaunies, en noir et blanc, puis en couleurs.

EXTRAIT



Il est six heures, le jour vient à peine de se lever, laissant deviner les premières esquisses d'un rayon de soleil, une odeur d'été flotte dans l'air encore frais du matin, lorsque je suis brutalement réveillée par un flux de mots, de phrases sans points et sans virgules, d'idées, de sons, de senteurs et de flashes, qui s'entrechoquent et se bousculent dans ma tête, un vrai kaléidoscope. Je suis submergée par d'innombrables souvenirs, par une multitude d'images de mon enfance qui se mêlent aux images d'aujourd'hui formant une palette infinie, multicolore et chaotique dans mon cerveau. Je me lève, un besoin impérieux me pousse à mettre par écrit toutes ces sensations pour pouvoir libérer mon esprit et retrouver un peu de sérénité au milieu de cet écheveau de ressentis imaginaires.

Maintenant, ce sont surtout des questions, des interrogations qui envahissent mon esprit, m'obligeant à regarder sans cesse en arrière, pour pouvoir regarder ma vie en face, tandis que Jean-Pierre dort bien au calme, dans notre lit, dans notre chambre, dans notre maison de Draguignan.

Je dois absolument ordonner tout cet amoncellement d'évènements qui ont jonché ma vie, lui donnant un sens, la modifiant, la transformant, la façonnant, la faisant celle qu'elle est devenue maintenant ; mais par quel bout prendre cet embrouillamini pour en démêler le vrai du faux, de ma vie rêvée et de ma vie réelle ? Savoir si ma vie est celle que j'ai rêvée ou celle que j'ai créée jour après jour, avec tout ce que je possédais au fond de moi et tout ce que j'ai reçu de mon enfance. Sans oublier tous ceux et celles qui m'ont entourée et qui m'entourent encore.

Ne devons-nous pas toujours nous retourner sur nous-mêmes pour comprendre ce que nous vivons, ce qui a guidé et modifié notre chemin ?

EXTRAIT

EXTRAIT



Nice 1953



La "301"



La toilette sur la place d'un village

# 1.

## A Nice

Les premières images qui submergent ma mémoire sont celles de mes vacances d'été à Nice jusqu'en 1958, chez mes grands-parents paternels. Elles forment une aquarelle de mille couleurs qui se répand en moi et touche tous mes sens. Par-dessus tout, ce sont les différentes odeurs et senteurs plus agréables, plus enivrantes les unes que les autres qui embaumaient la maison, le jardin et tous les paysages qui me rappellent, encore aujourd'hui, les jours heureux de ce temps-là. [Et j'ai parfois la nostalgie de l'air que je respirais pendant mon enfance].

Nous descendons à Nice pour un long périple, de plus de 1000 kilomètres, soit en train soit en voiture. Papa conduit alors une "301 Peugeot familiale", (grosse voiture de sept places), qui nous permet d'emmener avec nous d'autres membres de la famille ; avec ses strapontins, son coffre arrière et sa galerie où sont rangés les bagages. Les voyages en voiture sont très longs, douze heures de route, serrés les uns contre les autres, pas question de râler ni de nous disputer pour ne pas troubler Papa. Nous traversons des centaines de villages avec parfois des embouteillages, ce qui rallongent le voyage. C'est sur ces parcours que nous découvrons les places ombragées par de magnifiques platanes. On s'arrête parfois pour acheter des plateaux de fruits surtout des pêches lorsque nous traversons la Provence.

Au milieu de la nuit, Papa se gare sur le bord de la route pour dormir un peu, car il est le seul conducteur. Au petit matin, on fait même notre toilette aux fontaines des villages. Malheureusement certains ont mal au cœur, sur la fin du parcours, avec les tournants de l'Esterel [A cette époque il n'y avait pas encore d'autoroute]. Une année nous avons même eu une panne de voiture à Valence.

Mais, moi, ce que je préfère ce sont les voyages en train avec sa locomotive à vapeur. Toute la famille tient dans un compartiment de six places, car les enfants de moins de dix ans comptent pour une demi-place. Le jour, le trajet est très long, plus de neuf heures ; aussi, souvent, nous prenons le train de nuit car le temps nous paraît beaucoup plus court ! On se couche à la gare de Lyon et on se réveille à Nice. Les petits sont placés dans les filets à bagages qui leur servent de hamacs. J'aime le bercement que donne le train, j'aime aussi le bruit des roues sur les rails, les annonces aux accents différents, dans les gares de Dijon, Lyon-Perrache, Avignon et Marseille, les coups de sifflet des chefs de gare pour faire redémarrer le train et même l'odeur de la fumée de la locomotive. [Maintenant encore, j'aime prendre les trains grandes lignes même s'ils ont été remplacés par des TGV, sans compartiments mais plus rapides, pour me replonger dans l'excitation et la joie de ces départs en vacances].

A chaque arrivée, je retrouve un ciel d'un bleu sans pareil, que Papa appelle *un ciel d'azur* et un soleil éclatant, toujours plus chaud et plus brillant, éclairant tout d'une lumière incomparable. Et comment oublier, les soirs, où dans un ciel profond, parsemé de mille étoiles, Papa nous incite à les compter en nous chantant : *As-tu compté les étoiles ?*

Et là, nous accueillent avec joie, Bonne-Maman, Bon-Papa et leur vieux chien Siria, aux poils noirs et frisés qui jappe sans cesse en tournant autour de nous. Il ne rêve que de jouer avec nous. Un jour, à force de l'énerver, il m'a mordue et depuis j'ai peur des chiens.

La marche inexorable du temps

Bon-Papa, Bonne-Maman et Siria







Nice 1955

EXTRA

Pour entrer dans le jardin de leur maison du 19 bis ruelle Sainte-Catherine, on doit passer sous un porche très sombre, surmonté d'un petit immeuble de quatre étages depuis lequel les voisins nous regardent nous amuser et parfois nous lancent des bonbons. Là, on pénètre alors dans un enclos plein de lumière et de soleil.

Au milieu du jardin, se dresse un énorme figuier aux larges feuilles vertes, à l'odeur envoûtante, sous l'ombre duquel nous prenons nos repas et dont les figues éclatent en s'écrasant, laissant sur le sol une grande tache rouge violet. Certains jours pour le dessert, Papa les gaule depuis l'une des fenêtres des chambres du haut, avec une grande perche au bout de laquelle est attachée une boîte de conserve pour recueillir ces énormes fruits que nous mangeons avec régal. En 1955, mes parents installent sur une de ses branches, une balançoire pour notre plus grand bonheur.

A l'autre bout du jardin se trouve un petit poulailler avec son coq qui lance ses *cocoricos* de bonne heure le matin pour réveiller la maisonnée et trois ou quatre poules qui caquettent chaque fois qu'elles pondent pour nous inviter à ramasser leurs œufs encore tout chauds, nichés dans la paille.

Une jolie ipomée grimpe sur le mur en face de la maison. Ses fleurs ressemblent à des trompettes d'un bleu-azur, formant des guirlandes qui retombent en cascade. Une vraie décoration. Les allées du jardin sont recouvertes de béton avec, çà et là, des petits massifs dans lesquels ma grand-mère fait pousser des géraniums rouges qui exhalent leurs parfums lorsque Papa les arrose. [Odeur que je ne pourrais jamais oublier !!] Malgré les réflexions et les reproches de Bonne-Maman, mon père leur met, au pied, du fumier de cheval provenant des écuries voisines, qui sent très mauvais mais qui, affirme-t-il, doit les fortifier !

Dans ce jardin, se trouve un petit lavoir en ciment, accolé aux écuries sur lequel, perchée, je passe de longs et bons moments, avec mes frères et sœurs, à regarder les chevaux qui rentrent pour être brossés et soignés avant d'être attelés aux fiacres. Souvent, nous chapardons des sucres dans la boîte en fer de la cuisine pour les faire approcher du grillage, pour mieux les observer. C'est là aussi que Maman, parfois aidée de Madame Asseau, lave le linge qu'elle repassera debout dans la cour, à la fraîcheur du petit matin.



Madame Asseau au lavoir

C'est là aussi que trône un gros landau noir avec de grandes roues qui se transforme, lorsque l'on replie le fond, en poussette à deux places. Un peu plus tard, ce landau est échangé contre une large poussette où nous sommes assis, non plus face à face, mais côte à côte. Et nous partons ainsi pour de longues promenades avec nos parents.



La marche inexorable du temps

Anne-Marie dans le landau



Jean-François et Anne-Marie dans la poussette



En promenade avec les parents



Anne-Marie et Chantal

La marche inexorable du temps



La maison en 2011



A cette époque, la maison me semble très grande avec son étage et son balcon donnant sur le petit lavoir. [Soixante ans plus tard, en la regardant avec mes yeux d'adulte, je la trouve petite avec un minuscule balcon et un tout petit jardin].

Au rez-de-chaussée de la maison, se trouve le bureau de Bon-Papa qui s'ouvre sur le jardin, puis la cuisine et l'arrière-cuisine. De cette cuisine, je ne me souviens que des rouleaux de papier tue-mouches qui pendent du plafond pour capturer les insectes. C'est moche mais bien utile.

Dans l'arrière-cuisine se trouve la grande lessiveuse en fer dans laquelle ma grand-mère garde ses aliments au frais, au milieu des pains de glace que nous allons chercher avec Papa à la glacerie. C'est passionnant de regarder le glacier les couper avec son pic puis les entourer dans du papier journal avant de les glisser dans un sac de jute pour que nous puissions les rapporter à la maison.

Au premier étage, quatre chambres dont toutes les fenêtres ont des moustiquaires, car à l'époque les moustiques sont très prolifiques dans le midi de la France, ce qui n'empêche pas Maman de nous badigeonner chaque soir de vinaigre pour nous éviter d'être piqués. Et tout au bout une pièce rajoutée au mur de la maison dans laquelle se trouve une minuscule salle d'eau, si petite que le plus souvent Maman nous lave dehors dans une bassine en zinc pour éviter que nous éclaboussions partout.



Elisabeth dans la bassine en zinc